



cinezic07@laposte.net

<https://www.cinezic.com/>

www.facebook.com/Cinezic

Brèves de Cinézac n° 34 . Mai 2026.



1. Une perle : Hellzapoppin.

Je ne vous dirai pas comment nous avons découvert ce film, ce serait trop long et l'histoire remonte à bientôt un demi-siècle. Il suffira de savoir que l'artisan de cette rencontre, M. Blondin, était un cuisinier d'exception, ancien journaliste, ayant échoué sur le plateau ardéchois du côté de Lalligier. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Mes recherches sur ce film sont jalonnées de superlatifs : « Chef d'oeuvre du cinéma burlesque », « magnifique joyau », « chaos jubilatoire » voir tout simplement « chef d'oeuvre du cinéma » tout court. Nous ne sommes pas loin des Marx Brothers qui entretiennent la parenté dans leur inspiration, copié par les Monty Python. Bref, nous sommes dans les sommets du cinéma loufoque qui jongle sans cesse avec l'absurde, se jouant des limites entre réalité et fiction.

Réalisé en 1941 par H.C. Potter, adaptation d'une comédie musicale créée à Broadway, le film porte, à travers un improbable imbroglio amoureux que je ne relaterai pas ici, sur les milieux du cinéma. Ne cherchez pas Pierre Dac au générique, comme indiquée sur l'affiche française, il n'est « que » l'auteur des sous titres.

Beaucoup de choses sont dites sur [le site film fantastiques.com](http://le-site-film-fantastiques.com) avec en prime la superbe bande annonce. Nommé aux oscars en 1943 pour la musique, le film sort en France en 1947 et sera repris plusieurs fois depuis.

Et la musique dans tout ça ? Elle est omniprésente comme dans toute comédie musicale, mais loin des clichés du genre, elle est pénétrée par l'esprit exubérant et déjanté du film. En 2008, le journal des psychologues se fend d'un long article sur le film et sa musique. En voici un extrait : *« En conséquence, ce film ravit dans un épuisement sans bornes. (...) Le caractère endiablé de cette machine filmique qui, sans cesse, se désamorce et se réamorce, se dilapide et se renouvelle, a trouvé dans le jazz et la danse son envers et son maître. Car ce qui, aujourd'hui, demeure de plus intact et de plus neuf dans ce film est une incise, un impromptu. Avec le prétexte qu'un spectacle est en train de se monter – c'est, rappelons-le, la « trame » de l'ensemble –, on peut tourner bien des numéros simples ou sophistiqués. Le coup de génie est d'avoir fait appel à des musiciens de jazz d'une inventivité exceptionnelle. Leur joie de jouer est admirable. Arrivent Slim Gaillard, pianiste et guitariste, et Slam Stewart, contrebassiste ; d'autres les rejoindront. Ils jouent, tous, dans le film le rôle d'employés de maison, ce qui n'étonnera pas grand monde. Qui sont ces artistes non identifiés en détail dans le générique et non mentionnés dans le bonus ? Le premier, guitariste, pianiste, vibraphoniste, joueur de bongos, danseur, chanteur, compositeur et parolier, est un jazzman insolite et réjouissant. Dès l'âge de dix-huit ans, il se produit seul, jouant sur sa guitare en improvisant simultanément des numéros de danse avec claquettes (tap dance). Deux années plus tard, il fait la rencontre du second, le contrebassiste Slam Stewart – qui a la particularité de doubler ses solos de contrebasse en doublant vocalement, à l'octave supérieure, les lignes qu'il trace à l'archet et qui a enregistré avec Charlie Parker et Errol Garner. Leur duo, qui prend comme nom « Slim and Slam », sera une réelle attraction et durera jusqu'en 1942.*

Tant font, remuent et jacassent, pillent les conventions comme larrons en foire, détroussent les rythmes et les harmoniques convenus et ne perdent nulle occasion de jouer et de sauter du coq à l'âne, que rien ne leur semble trop « hot » ni trop pesant. La langue commune, ainsi dynamitée et épuisée, donne naissance à des trouvailles verbales qui

crépitent et fulgurent au point qu'ici Slim Gaillard et son bienheureux compère inventent une langue forgée de toutes pièces en se référant parfois à des dialectes réels, mais ici démembrés, retroussés jusqu'à la moelle de leurs sonorités insolites. Jazzman surréaliste, Slim Gaillard aime à débiter des syllabes au rythme d'une kalachnikov, à jouer du piano les paumes retournées vers le ciel – soit le plafond de la salle de spectacle – et se régale à swinguer intensément.

Les rejoignant ici, Rex Stewart, le trompettiste de Duke Ellington, souffle des mesures très bluesy que l'usage de la sourdine « plunger » rend rauques et impérieuses, et tous improvisent, rejoints par les plus obscurs Elmer Fane à la clarinette, Jap Jones au trombone et C. P. Johnston aux toms. À l'agitation des acteurs succède l'inspiration des musiciens, le brouhaha ambient s'éteint devant la naissance de la musique. Nous rions encore de joie devant ces danses. Et ce rire vient d'ailleurs, il n'est plus provoqué par la mécanique horlogère du comique de répétition ou de destruction si essentiel à ce film. Il s'agit là d'une jubilation devant la création, en phase avec le surgissement du rythme en son appel au corps. Et ce n'est pas tout. Aux musiciens qui continuent à jouer un riff succèdent les danseurs de Lindy Hop : la troupe des Whitey's Lindy Hoppers (William Downes et Micky Jones, Billy Ricker et Norma Miller, Al Minns et Willa Mae Ricker, Frankie Manning et Ann Johnson). « Lindy Hop » : ce terme ne veut strictement rien dire. Cette danse aurait vu le jour au cours d'une soirée de l'été 1927 où un journaliste demandant à un danseur noir, Shorty Georges, le nom de la danse qu'il venait d'exécuter avec exactitude, fantaisie et brio, s'entend répondre « Le Lindy Hop », allusion au périple de l'aviateur Charles Lindberg volant au-dessus de l'Atlantique – « Lindy Hop The Atlantic » titraient alors les quotidiens.

Le Lindy Hop, que nous voyons dans ce film, est un compendium explosif et acrobatique de toutes les danses de couple nées dans les années 1930. On trouvera aussi des danses Lindy Hop dans le film des Marx Brothers dirigé par Sam Wood en 1937, Un jour aux courses. Par ces moments rares et précieux de jazz et de danse, Hellzapoppin prend une autre dimension que celle de la fantaisie dévastatrice, dont ce film reste toutefois le modèle avec Une nuit à l'opéra des frères Marx et quelques courts métrages bien antérieurs de nos amis d'enfance Laurel

et Hardy – ceux dirigés par Léo Mac Carrey ou Hal Roach ». Douville Olivier. De quoi surmonter toutes les réticences à l'égard de la comédie musicale hollywoodienne.

[Hellzapoppin' in full color | Colorized with DeOldify](#)



2. Des voisins et des cousins : Kalmos

. Cinézic est né d'un triangle amoureux entre le cinéma, la musique et l'amitié. Et ma foi ! dix ans après le ménage tient toujours. Dans sa dernière édition, Cinézic avait invité Sylviane Simonet et Vincent Trouble pour leur *petit duo pour grand écran*, spectacle vivant qui rejoignait parfaitement notre Histoire. On peut dire que

Kalmos, à leur façon toute personnelle, voyage avec nous. Ce sont des voisins puisqu'ils cheminent en Drôme, 5 musiciens, amoureux du cinéma : *nous sommes KALMOS, quintet furax de groove féru de cinéma !*

Ronan Rioualen : trompette/slam tchatche/chant/sampler,

César Nicolaieff : guitare, électrique/chant/choeurs

Antoine Bessy : saxophones

Mickaël Vion : basse/chant/choeurs

Jérôme Burillon : batterie/choeurs

Principalement issus de formations jazz, Kalmos aime les voyages dans le jazz, la furie du funk, le rock parfois et même les musiques du monde. La musique, toute composée fait la place aux impros et aux solos. Et le cinéma me direz-vous ? Et bien c'est là toute l'originalité de la démarche : toutes les compos intègrent des samples (traduisez des extraits de dialogues et répliques cultes du cinéma) qui prennent place au cœur de la compo elle-même.

Et comme ils le disent eux-mêmes : *Avec Kalmos, vous n'allez pas seulement assister à un concert, vous allez vivre une expérience unique qui convoque les codes du cinéma : répliques culte, intrigues,*

bruitages, flashback... et qui charrie son lot d'émotions : rires, colère, hystérie, joie, incongruité...

Pour aller plus loin, on vous propose une interview sur [Radio Micheline](#) :

Et des [extraits musicaux](#) :

Il y a peu, Kalmos était en résidence à l'espace culturel Nodon. Si vous avez raté la sortie de résidence, c'est trop tard et soyez dorénavant plus attentifs et plus curieux vu que l'espace Nodon multiplie les résidences d'artistes (Bravo à Camille). Pour la suite, nous restons à l'affut et nous nous donnons rendez-vous lors de leur prochaine apparition sur scène : Tiens ce sera **le jeudi 28 mai à 20h30 au temple de Saillans**. Qu'on se le dise !

[Et leur teaser tout frais tout chaud](#)

3. Coup de gueule : un avenir cinématographique radieux.

France info ce lundi 20 avril délivre un post des plus décoiffant. « Nous », les adultes ne serions plus capables de suivre un film dans son intégralité sans consulter notre portable, nos réseaux, nos messages. Le monde du cinéma, les réalisateurs, producteurs, acteurs sont alors sommés de s'adapter en privilégiant les séries courtes, les scénarios à intermittence, les transitions allégées pour ne pas perdre un public tout aussi intermittent. Après les fonds musicaux de nos rues piétonnes et de nos centres commerciaux, vive les fonds cinématographiques qui ne manqueront pas de capter les gros financeurs. Cannes 2050 deviendra-t-il le festival international du clip publicitaire (mais pas trop long alors le clip) ? Et bon courage aux enseignants qui tenteront encore d'apprendre la concentration à nos petites têtes blondes (qui, à ce rythme-là, risquent fort de rester petites). Pas d'inquiétude l'IA est prête à prendre le relai.

4. John Cohen : musicien, photographe, réalisateur, producteur, ethnologue, professeur mais pas que ... UN PASSEUR.



Né en 1932, est d'abord connu comme membre fondateur des *New lost city ramblers* (Les nouveaux randonneurs de

la cité perdue) en 1958 avec Mike Seeger (le frère de Pete) et Tim Paley. John y tient la guitare, le banjo et participe à la popularisation de la musique traditionnelle et rurale des Appalaches. Mais son champ d'inspiration et d'action ne se limitera pas aux frontières des musiques traditionnelles. Leur influence sur les jeunes générations urbaines et éduquées est énorme et prépare le renouveau folk des années soixante. John pousse à la découverte de musiciens comme Elisabeth Cotten, autrice de...

De 1958 aux années 70 les New lost city ramblers réalisèrent près d'une vingtaine d'albums. Mais fort de ses contacts avec des milieux artistiques variés, John s'illustre aussi appareil photo en main.



D'abord au côté de Robert Frank, avec qui il travaille sur le film *Pull my daisy*, John fréquente les milieux de la Beat génération mais aussi le jeune Bob Dylan et bien d'autres acteurs du renouveau folk des années 60. Voir les ouvrages de ses clichés : *Ici et ailleurs : Bob Dylan, Woody Guthrie et les années 1960* ou encore *Young Bob : Les premières photographies de Bob Dylan par John Cohen*.

John Cohen est aussi réalisateur de 15 films dont beaucoup ont trait à la musique d'où sa place dans les brèves de Cinézic. En 1962, *the high lonesome sound*, consacré à Roscoe Holcom, figure des musiques appalachiennes, ancien mineur et qui, une fois la retraite venue connaîtra une carrière au cœur de la vague folk et du Greenwich village.



C'est aussi *The end of an old song* (1972) sur le chanteur Dillard Chandler (auteur entre autres ballades de *Cold, rain and snow* – Un bon point à celui qui trouvera la plus belle reprise de ce titre). John excelle à montrer avec une

grande émotion la place que la musique pouvait tenir dans la vie quotidienne de populations rurales et ouvrières particulièrement déshéritées. On n'oubliera pas non plus *Sara et Maybelle* sur la famille Carter ou encore des films sur la culture des indiens péruviens, les Q'éros.

[Dillard Chandler, c'était aussi l'Amérique](#)

Une œuvre nourrie qui vaut à John d'être à son tour porté à l'écran dans *Play On, John: A Life in Music*, diffusée sur la chaîne Smithsonian. Pour découvrir ces œuvres, non distribuées en France, mieux vaut être anglophone et fréquenter assidument [le site de Folkstream](#).

Un clin d'œil enfin, il paraît que la célèbre chanson "*Uncle John's band*" du *Grateful Dead* n'est ni plus ni moins qu'un hommage appuyé à John Cohen et aux New lost city ramblers.

John Cohen est mort en 2019.

5. Yves Billon (1946 – 2021). Le cinéma documentaire à l'honneur.



Yves Billon est un des grands noms du cinéma documentaire français. Son œuvre comporte plus d'une centaine de titres dont un grand nombre porte sur les musiques du monde. Formé à l'école nationale du cinéma Vaugirard, il réalise son premier film en 1974 qui lui vaut de suite une nomination au festival de Cannes : *La guerre de pacification en Amazonie*, dénonciation des pratiques des firmes multinationales à l'encontre des droits des populations locales lors de la construction d'une route transamazonienne.

En 1985, il fonde avec d'autres documentaristes, dont Jean Rouch, et sous la direction de Joris Ivens, l'association La bande à Lumière. Comme producteur il crée les maisons de production Les films du village, Zarafa et Zaradoc aujourd'hui disparues. Très vite il se penche

sur les questions environnementales : son film *Le pétrole de la France* est plusieurs fois primé (Festival écologique de Montpellier, RIENA). Mais c'est en arpentant les scènes musicales du monde, replacées dans leur contexte social et politique, qu'il réalise ses plus nombreux films le plus souvent pour des chaînes de télévision (La cinquième, Mezzo, Histoire, RFO, Arte...). Il serait fastidieux d'en faire la liste exhaustive. Contentons-nous donc d'en montrer la richesse et la diversité :

Yves nous emmène de la Guinée (Musique de Guinée – 1986) aux Indes (*Bénarès, musique du Gange* – 1992 ou encore *Rajasthan, musique du désert* – 1992), de l'Amérique latine (*Les troubadours de la révolution Mexicaine* -2001, réalisé pour les chaînes Mezzo, L'Histoire, TV5)) à l'Europe (*Rock around the Kremlin* – 1987- Prix du Margaret Mead New York, Festival du Réel ou le 7^{ème} swing consacré à Bernard Lubat et au festival d'Uzeste). Parfois, il s'attache à quelques personnages marquants, Ali Farka Touré (*Ali Farka Touré, ça coule de source* – 1999 - Golden Gate Award San Francisco International Film Festival), Amalia Rodriguez (*Amalia Rodriguez, un soleil dans la nuit du siècle* – 1995), Hermeto Pascoal (*Hermeto Pascoal, l'allumé tropical* – 1996) ou encore à un style de musique, la salsa, le Fado...

Une œuvre immense qui mérité d'être redécouverte et mise en avant malgré la disparition des maisons de production, les ventes et reventes de catalogues. Quelques-uns s'y essaient comme le site des Mutins ou celui de Capuseen (le plus complet). En tout cas, Cinézic devrait s'y pencher rapidement.

Ali Farka comme vous ne l'avez jamais entendu, vu par l'œil de Yves Billon :



[Alifarkatouré](#) [Et Cuba son](#)

Sans oublier [Le 7^{ème} swing](#) avec Bernard Lubat . Yves Billon est décédé en 2021 à l'âge de 56 ans.